

LA HONTE

Dévisage

Le jugement du monde entier, reflété par son visage défait, s'était rabattu, ce soir-là, dans son décolleté.

C'était comme si, au creux de ses seins corsetés, s'était logée la plus vieille histoire des femmes, celle de l'examen de leur corps, celle donc de leur honte.

Il y eut bien sûr des paroles prononcées par sa bouche fardée, un peu boudeuse, toujours maladroite, mais ces paroles tombées à plat ne firent pas le poids et sa maladresse, de corps, d'esprit, de sexe, réverbérée par son décolleté, n'eut d'autre résultat que celui de le mettre encore plus au-devant de la scène. Rien ni personne, pas même l'embarras du public qui encerclait le panel d'invités entièrement masculin, monolithe dispensé d'être une femme, donc un sexe, et tourné vers la grande question de la guerre, celle d'Irak, pas même la petite croix en or blanc qu'elle tenait dans le creux de la main au moment de l'entrevue, sous les pierres lancées du haut de l'homme debout qui l'interrogeait, n'aurait pu la disculper de son décolleté qui, ce soir-là, lui valut d'être dévisagée par une audience de deux millions de téléspectateurs.

« C'est une question de centimètres. Ton décolleté en avait deux ou trois de trop », lui affirma Diane quelques jours après la diffusion de l'émission, inquiétée par la disproportion que prenait la détresse de Nelly qui ne voulait plus quitter sa robe, qui n'allait pas en sortir, de cette robe adjudée parfaite lorsque pendue sur un cintre, Nelly qui avait peint sa cuisine en vert pomme quelques années auparavant et qui avait aussi choisi sa voiture, une New Beetle, pour sa couleur verte, celle de l'espoir et des yeux maternels, elle ne la quitterait pas, sa robe, tant qu'elle ne lui aurait pas révélé une vérité claire et nette, la vérité dernière de son échec à tenir tête à l'homme debout pendant l'entrevue, sa défaite à se tenir droite sous les pierres lancées, depuis la grandeur sacrée de l'officier, sur son corps emputassé.

La robe et son décolleté devaient expliquer le spectacle de son visage piégé, captif de la caméra. L'assemblage des parties qui composaient son corps filmé devait expliquer la transparence impardonnable de son visage face à

l'homme masqué, la bêtise de sa « contre-performance » comme on le rapporta dans les journaux le lendemain matin, et cette explication devait faire l'unanimité parmi ses amis, homme ou femme.

Son décolleté fut donc analysé par tout son entourage. Dans sa largeur, sa profondeur, son potentiel de ramassage, sa force de corsetage, ses différents angles. Pendant un mois le décolleté allait faire partie de la liste des événements à creuser, explorer, démystifier. Un décolleté, dans un monde rempli de décolletés, constatait Diane pour élargir le problème de Nelly à un ensemble social, faisait toujours, malgré sa formidable banalité, le tour du monde.

Les centimètres de Diane étaient le constat d'une limite au-delà de quoi le décolleté n'était plus recevable à la télévision, certes, mais plus encore ils étaient une façon de parer à l'engloutissement de Nelly, qui allait et venait en geignant dans son appartement depuis des jours, faisant les cent pas dans sa cuisine pomme, verte comme les prunelles de sa mère, à bout de forces, ne mangeant presque plus et vomissant ce qu'elle parvenait à manger, ouvrant et refermant pour le geste d'ouvrir et de refermer la porte du réfrigérateur derrière laquelle il n'y avait rien à voir, rien à manger, du rabougri de pommes de terre, du racorni de carottes et de pizza, du lait caillé, Nelly qui se postait, poupée mécanique, devant le miroir de la salle de bain, les bras allongés en crucifiée pour se soumettre à son propre jugement, pour donner à voir à son propre regard le plus large d'elle-même, ou encore le corps légèrement penché vers l'avant, en Marilyn Monroe, pour permettre au miroir de l'embrasser et lui rendre, sans compromis, sans déformation, le point ombilical de sa honte, la tache aveugle de son décolleté.

Nelly implorait Diane de lui donner l'heure juste et Diane ne souhaitait que donner à Nelly ce qu'elle voulait, une lecture satisfaisante, cohérente, de son image. En fournissant l'explication des centimètres, en créant l'unité de mesure du décolleté raisonnable, le décolleté n'était plus une faute mais un art à maîtriser. Le décolleté entraînait dans une logique faite de paramètres et sortait donc de l'espace incertain des interprétations. Regarder Nelly était une expérience scientifique, empirique, de laquelle se dégagait la connaissance du décolleté.

Mais les centimètres en trop n'étaient, hélas, qu'un point de vue.

« Ce n'est pas le décolleté le problème mais ton corps », jugea Caroline, une amie étrangère à Diane, au ton péremptoire, aux paroles impitoyables, donc forcément plus justes, dans les oreilles de Nelly.

« Une autre femme que toi, dans la même robe, n'aurait pas affiché ce décolleté-là. Tes seins sont trop gros, voilà tout. Ils ont cassé la sobriété de

la robe qui, au fond, n'a rien d'exceptionnel, hormis la qualité de son tissu. C'est quand même un modèle classique. »

Caroline, habituée à la faiblesse de caractère de Nelly, la regardait avec lassitude, les bras croisés, les jambes allongées sur le divan, droite, distante, reculée par rapport aux choses extérieures. Elle ne comprenait pas pourquoi elle était allée se jeter, avec cette robe-là, avec cette coupe de robe-là crevée par ses seins, dans la gueule du loup.

« Si tu tiens à te pavaner davantage dans les médias, je te conseille de faire appel aux services d'un styliste. Quelqu'un qui puisse t'enseigner ce que tu peux te permettre de porter », laissa tomber Caroline, les bras toujours croisés, la jambe longue, impératrice.

Nelly vint vers Caroline mais Caroline posa sa tête bouclée sur l'accoudoir du divan en cuir pour ne plus avoir à regarder Nelly, absence de regard qui était une façon de l'humilier. Caroline fit durer cette humiliation comme on fait durer, les yeux fermés, la bouche concentrée, un fondant au chocolat.

Puis, après un long moment :

« C'est ton corps le problème, celui que tu as construit. Tu fais trop d'efforts. »

Chaque fois que Caroline lui parlait de son corps, Nelly sortait son corps de sa robe pour pendre sa robe à un cintre et l'observer avec objectivité, comme si c'était la première fois de sa vie qu'elle la voyait, comme s'il était possible qu'elle ne l'eût jamais vue, cette robe-là, dans sa matière noire et satinée. C'était en effet une robe honnête, une robe de soirée, une robe que toutes les femmes devaient pouvoir porter sans danger. Nelly remettait ensuite son corps dans la robe pour s'observer à nouveau dans le miroir et concluait que l'honnêteté de la robe était, en effet, entachée par son corps. C'était son corps qui explosait la robe, et non la robe qui lui décolletait le corps.

Ce verdict était terrible pour Nelly qui n'avait pas, comme la plupart des femmes, reçu son corps à la naissance, qui n'était pas sortie avec ces seins-là de sa mère, qui avait plutôt déboursé pour les avoir, ces seins-là, ainsi que bien d'autres parties d'elle-même. D'avoir dû payer en humiliation publique le fait de s'être offert un corps augmenta sa honte.

Chaque fois qu'elle repensait à l'émission, chaque fois qu'elle revoyait le visage haineux, autiste, inentamable, de l'homme debout – et elle y repensait et elle le revoyait tout le temps –, le monde s'effondrait dans son esprit. Chaque fois l'effondrement prenait place sous forme d'une brûlure qui se répandait en prenant appui à l'intérieur d'elle, non loin du cœur, et qui l'empoignait entièrement, par l'intérieur. C'était insupportable parce qu'elle devait ensuite reconstruire le monde en apaisant la brûlure, donc en faisant, encore une fois, le tour de ses amies pour y trouver un consensus.

Qu'avait-on perçu d'elle ? Que s'était-il passé ? Qu'avait-elle fait pour mériter ce traitement ? Elle ne le sut jamais, et c'est de cette absence de consensus qu'elle devint folle.

La folie émergeait du chaos d'un monde sans définition. La folie provenait de la grimace des choses connues qui échappent soudain, du mensonge du monde sur l'indestructibilité de ses fondements. L'indestructibilité des fondements du monde appartenait à Dieu, qui échouait à les garantir, et qui en devenait indigne. La folie était un monde dont le Créateur se montrait indigne.

Il semblait à Nelly que Diane et Caroline avaient toutes deux raison : le décolleté plongeait quelques centimètres trop loin et ses seins étaient trop gros. Cette contiguïté était un problème. Que Caroline et Diane puissent avoir raison, que chacune puisse défendre une vision différente désespérait Nelly parce que l'échec de leur vision à être unique indiquait que ces visions pouvaient exister en nombre illimité et ouvrir encore plus la béance de son décolleté en ne s'excluant pas. Au contraire, elles pouvaient se superposer les unes sur les autres, s'accumuler sur elle comme autant de couches de honte. La perspective de visions divergentes, mais compatibles, la sensation d'enveloppement par les jugements dispersés des autres, la rendait coupable au-delà de tout, imbécile, disjointe.

« Tu n'apparaissais pas comme ça à l'écran. On dirait que tu portes une robe différente de celle que tu portais à l'émission », affirma Mélanie quelques jours après que Diane et Caroline se furent prononcées.

« C'est drôle. Je te regarde dans ta robe et sur l'écran tu n'étais pas pareille. C'est la caméra qui grossit. C'est peut-être aussi le cadrage qui t'a amplifiée, toi et tes seins, toi et ton décolleté. »

En parlant ainsi Mélanie empoignait les épaules de Nelly, la déplaçait à travers l'appartement pour la détailler sous différents éclairages, la faisait pivoter avec les mains. Pendant que Mélanie la maniait, Nelly tentait de déchiffrer le plissement quadragénaire, les sillons préoccupés du front de Mélanie qui, de son côté, promenait son regard dans le décolleté de Nelly.

« C'est la caméra qui grossit, parce que là, au moment où je te regarde, tu es parfaite dans ta robe. Rien à redire. »

À ces mots Nelly sentit un léger soulagement. Le choix de sa robe, achetée la veille de l'enregistrement de l'émission, avait été éclairé. Ce n'est que dans l'œil déformant de la caméra que ce choix avait manqué de jugement. Mélanie était bonne. Oui, elle était gaie mais qu'elle aimât les femmes ne voulait pas dire qu'elle fût incapable d'être objective devant une autre femme. Cela voulait seulement dire qu'il y avait, dans son regard, moins de risques. Les risques étaient dans la vérité dite par cruauté. Les risques étaient d'hypocrisie. Pour la première fois depuis une semaine où Nelly

n'avait quitté sa robe que pour se mettre au lit, où tout son quotidien avait cessé d'exister, elle se détendit et laissa ses yeux se remplir d'eau, puis elle laissa l'eau sortir de ses yeux pour la laisser couler en rigoles sur ses joues et tomber, suivant le rythme d'un compte-gouttes, dans son décolleté.

« Merci Mélanie. Tu es gentille. »

De la gentillesse, c'était tout ce qu'elle demandait au monde. De la gentillesse et de l'indulgence. Mais le monde préférait régler et punir.

« Enlève cette robe, je t'invite au restaurant.

– Non. Je ne veux pas me montrer en public. Pas encore.

– C'est déjà oublié, personne n'y pense plus.

– Moi, je n'ai pas oublié. »

Comme la plupart des amis de Nelly, Mélanie ne savait plus quoi lui dire. L'impact de lui parler était imprévisible. Trop en dire pouvait tourner en cercle vicieux, celui du rattrapage des mots en trop auxquels on devait ajouter d'autres mots. Il fallait y réfléchir. Il fallait choisir les bons mots mais les mots, même bons, n'étaient jamais, pour Nelly, les bons mots. On ne pouvait rien dire à Nelly qu'elle ne retournât, à un moment ou un autre, contre elle. Si on lui disait : « Tu as été bien », Nelly répondait : « Ce n'est pas vrai, je n'ai pas été bien ! » Si on lui disait : « Tu n'as pas été bien », elle répondait : « J'ai été pire que pas bien, j'ai été mauvaise, ridicule, pitoyable ! » Si on lui disait : « Tu as été mauvaise, ridicule, pitoyable », elle répondait : « Comment oses-tu me dire une chose pareille ? Dis-moi que c'est faux ! Jure-moi que c'est faux ! » Mais Nelly se soumettait toujours au pire en concluant, après qu'on lui eût dit, et même juré, qu'elle n'avait été ni mauvaise, ni ridicule, ni pitoyable : « Non, c'est vrai. C'est vrai que j'ai été pitoyable, ridicule, et mauvaise. »

Son insatiabilité quant à la perception du monde sur elle faisait d'elle une femme intolérable de doutes, et densément malheureuse. C'est ce qu'elle appelait sa perversion des yeux.

Et jamais, de sa vie, Nelly n'avait autant été vue que ce soir-là, pendant cette émission où l'homme debout avait décidé de laisser tomber sa puissance de terrassement sur elle. Elle ne s'y attendait pas car l'homme debout avait déjà, dans le passé, montré du respect pour son travail. Il avait déjà parlé en bien de ses livres qui se comptaient, avec le dernier – pour lequel elle avait été invitée à l'émission –, au nombre de trois. Ce respect, croyait-elle, serait garant d'une entrevue qui se tiendrait, qui la préserverait des coups. Elle avait eu tort. Nelly avait eu tort de s'appuyer sur un respect passé pour faire le choix de s'exposer devant si large public. Baser un choix sur un sentiment humain tel que le respect, peut-être le plus versatile de tous, était risqué. Le respect pouvait arriver et repartir sans préavis. Et le respect avait quitté l'homme debout quand Nelly apparut sur le plateau,

dans sa robe. Le vent avait tourné lorsqu'elle se présenta à lui par le décolleté. Dans le règne animal le moindre signe corporel devenait langage, signal d'alarme, cape rouge brandie devant le taureau forcé de charger. Depuis, elle traînait les deux millions de téléspectateurs avec elle et ils n'en finissaient pas de la juger, de rire, de la trouver risible, par-delà l'émission, par delà l'homme debout, qu'elle appelait le pou. Elle détestait que sa tête puisse contenir autant de gens. Elle détestait pouvoir imaginer des regards sur elle qu'elle n'avait même pas vus. Ces regards la déshabillaient en même temps qu'ils rejetaient sa nudité. C'était ça, l'humiliation : être dévêtue et repoussée sans même avoir été prise, être impropre à la consommation, malgré l'offrande.

Toutes les questions avaient un noyau de haine.

« On dit que dans les entrevues, vous parlez davantage de vos photos que de littérature. »

La haine dans ses questions lui entama le visage qui s'ouvrit comme un livre où son âme s'était donnée à lire, péché télévisuel entre tous. Être lue en dehors du jeu, en dehors du théâtre, en dehors du cinéma, revient à être humiliée, à laisser échapper de soi les articulations de la décontenance derrière l'opacité, l'aristocratie du masque social.

Elle perdit la face, tandis que son décolleté remontait à la surface.

« Au mois de septembre de l'an 2001, vous avez dit que, dans le monde, il y avait d'un côté les putes et de l'autre les larves. Avez-vous peur de devenir une larve ? »

Nelly était donc une pute, et bientôt son âge ne lui permettrait plus de l'être. Elle deviendrait alors une larve. Il n'y avait rien à répondre à cela. Et les questions se suivaient, pareilles dans leur intention d'écrasement, où se trouvait toujours en jeu son effronterie à affirmer des choses qu'elle ne pensait pas, car elle ne savait qu'écrire. En dehors de ses livres, elle ne valait rien. Elle n'était sûre de rien. La signification ne prenait sa pleine valeur que sur papier. La signification n'était bienvenue, et bien reçue, que sous l'astiquage de ses phrases effrontées. À l'extérieur, elle livrait mal la marchandise, elle souffrait de désorientation. À l'extérieur, le monde n'avait jamais grand sens.

Sous les commentaires comme une mitraille elle avait serré la croix en or blanc, symbole religieux ostentatoire qui lui faisait mal à la paume. Mais cette douleur de la paume écorchée n'était rien comparée à sa honte. La paume était comme une douleur de cour d'école où les genoux d'enfants saignent, elle était circonscrite dans le temps et dans l'espace. Ce que Nelly ressentait à présent n'avait plus ni temps ni espace. Ce qu'elle ressentait n'avait pas de contours, sa honte n'appartenait plus au monde palpable, observable, des choses qui existent. Ce dont elle souffrait faisait partie des

choses que l'on ne connaît pas. Elle souffrait de ce que l'on ne peut pas savoir. Elle aurait aimé croire en Dieu pour que Dieu se charge de savoir ces choses-là à sa place, pour qu'Il évacue la question de sa propre existence, pour qu'Il trouve un rôle, et donne une valeur, à sa douleur. Les souvenirs de l'émission étaient brutaux, et nombreux. À un moment elle vit les regards durs des autres invités et elle sentit le silence traversé par la voix nasillarde de l'homme debout, la cristallisation du petit public autour d'elle, que l'on invitait d'une pancarte à applaudir ou à rire. Certains moments clés s'étaient fixés en elle comme le lieu d'un grand mystère. On eût dit que, si elle arrivait à en tirer un sens, elle serait désormais à l'abri de tout. On eût dit que ce sens-là, caché, mais à portée de main, avait déplacé le centre de gravité de ses pensées vers lui.

Nelly continuait à pleurer en silence, assise sur son divan en cuir, à l'endroit même où Caroline l'avait jugée. Mélanie ne manipulait plus Nelly, elle parcourait plutôt l'appartement, en découvrait le délabrement récent : mégots de cigarettes, vaisselle sale, cheveux, poils, poussière, vêtements éparpillés. Elle qui écrivait des discours pour des politiques depuis quinze ans, savait à quel point l'image prenait toujours le pas sur les mots à la télévision. Elle savait que les mots devenaient aussi spectacle de la vue. Les mots devenaient expressions faciales, allures, tonalités. Stridence, bégaiement. Qu'une image vaille mille mots n'était pas tout à fait juste. Il fallait plutôt dire qu'une image pouvait anéantir mille mots en faisant d'eux des particules sonores d'agressivité, de triomphe, de soumission, des onomatopées, des mots de grands singes. L'homme debout en était un et il se grattait le pou, le pou qui se faisait valoir sporadiquement, qui tenait son rôle de pou, en périphérie, prenant de temps à autre le centre par quelques claquettes pour retomber ensuite, jusqu'à la prochaine gigue, dans l'ombre du grand singe.

« Si tu veux on peut regarder l'émission ensemble sur le site de Radio-Canada, avança-t-elle. Pour que tu puisses te rendre compte par toi-même de ce qui s'est passé.

– Non ! Pas ça ! Jamais ! »

Nelly qui voulait tout savoir ne voulait, d'autre part, rien savoir. Son désir de vérité rencontrait la résistance de son désir de fuir devant la vérité. Elle était ainsi, séparée.

« Prends au moins une douche, tu pues. Pendant ce temps je vais te cuisiner quelque chose. »

Nelly, surprise par cette remarque qui l'aurait blessée dans d'autres circonstances, prit conscience que pour la première fois de sa vie elle ne se souciait pas de son odeur. Sa mère y aurait vu une décomposition, le spectre

de la sénilité, et son père, l'apprentissage de l'humilité, du dépouillement du corps vers la clarté spirituelle.

« Je n'ai pas faim.

– Il faut que tu manges », ordonna Mélanie qui, malgré tout, malgré elle, comprenait Nelly. Si elle avait été à sa place, elle aurait craqué et peut-être même perdu toute retenue en pleurant. Le visage de Nelly s'était décomposé, sa parole avait achoppé, mais au moins elle n'avait pas pleuré. Après que Mélanie se fut assuré que Nelly était bien sous la douche et non plus dans sa robe, elle mit la main sur la robe, écrivit une note pour dire qu'elle sortait chercher de la nourriture avant de revenir cuisiner pour elle, descendit jusqu'à sa voiture avec la robe, se rendit à son propre appartement, cacha la robe chez elle, et regagna l'appartement de Nelly. Nelly n'y était plus.

Holt Renfrew

Sur le boulevard de Maisonneuve, le trafic était dense, surchauffé par le Soleil de septembre qui ne se plierait jamais à l'humanité et à ses désirs de tempérance, à ses besoins de cadres, aux paramètres de sa biologie menacée. Le Soleil n'avait pas de comptes à rendre, car il était le Soleil. Il donnait la vie, il donnait aussi la mort. Sa position verticale lui permettait tout. Sa hauteur plombait sur la misère des hommes. Un jour le Soleil exploserait mais ce jour-là n'était pas proche. Si Nelly avait été le Soleil, et s'il avait brillé, pendant l'entrevue, sur les invités comme un monolithe, sur les consciences sociales tournées vers la guerre en Irak ou en Afghanistan, Nelly ne savait plus, l'homme debout n'aurait eu qu'à bien se tenir ; du reste pour ne pas périr sur place, flammèche, poudre, flash, il eût dû se pencher bien bas devant Lui. Pour que son cœur sec par lequel son existence suivait son cours fût épargné, l'homme debout eût dû prendre son trou en changeant d'air. En descendant de ses grands chevaux. En descendant de son grand singe. Car le royaume du Soleil s'étendait bien au-delà du debout.

C'était l'achalandage du midi où les employés de bureaux sortaient, en masse, se nourrir, et cette faim qui se répandait dans les rues du centre-ville, en laquelle Nelly aurait dû se reconnaître, lui paraissait au contraire étrangère, lointaine, incompréhensible. Avoir faim venait d'ailleurs, d'un monde auquel elle n'appartenait plus. Les innombrables chantiers bornés de larges cônes s'interposaient entre elle et son but, l'obligeaient à emprunter des détours qui échouaient sur d'autres chantiers où des hommes, qui étaient *les hommes de la construction*, souvent stoppés par la démarche géante de leurs machines, ou en pause cigarette, pouvaient voir passer sa New Beetle pomme verte, son air alarmé derrière le pare-brise, ses cheveux mouillés, ramassés en vitesse derrière sa tête par un élastique. *Les hommes de la construction* pouvaient constater et commenter sa conduite désordonnée par un retard ou une urgence. Nelly se sentait en effet comme prisonnière d'une ambulance sans phares, sans sirènes, sans moyens de pourfendre le trafic qui bloquait son passage comme la main de Dieu avait pourfendu la mer rouge de Moïse. *Les hommes de la construction* qui envahissaient la ville et qui voyaient, il n'y a pas si longtemps, une bimbo à bord d'une New Beetle, ne voyaient plus qu'une enragée. La bimbo n'était qu'une surface placardée sur sa fêlure d'âme qui, à présent, montrait les dents.

Elle était éconduite par la proximité de son but mais surtout par la possibilité que ce but lui échappe à jamais, qu'elle doive mourir sans l'avoir

touché. Bien qu'une part d'elle-même désirât mourir sur-le-champ, elle voulait aussi que cette mort attende son heure. L'heure sonnée avant la mort était essentielle à la mort. Sinon l'âme restait prisonnière des lieux, cela avait été prouvé, l'âme errait éternellement à la recherche d'une justice, d'un règlement, l'âme cherchait dans la mort sa véritable fin sans la trouver, et elle était forcée de côtoyer la matière du monde sans même pouvoir en jouir, sans même pouvoir s'en faire voir. Son âme à elle serait en peine dans les environs de Holt Renfrew, peut-être même après que Holt Renfrew se serait déplacé par exemple à Toronto, et sans que Holt Renfrew ne concède à aucun moment à lui ouvrir les portes menant à son salut, donc à sa robe. Elle n'en voulait pas à Mélanie d'être partie avec cette robe, non, mais elle avait la conviction qu'il lui serait plus facile, et plus rapide, d'en acheter une autre, pareille, nouvelle mais pareille, de la même taille, même couleur, même satin, nouvelle mais identique – deux robes valaient mieux qu'une quand on se trouvait dans sa situation –, plus facile que de négocier son retour. Pour cela elle aurait dû parler avec Mélanie, amener des arguments comme cette sensation de se décomposer ou d'avoir une peau sur le point de s'envoler, de se désagréger en bulles montantes, arguments irrecevables pour une personne intègre, indécomposable, et ensuite discuter, entendre les raisonnements de Mélanie qui, même s'ils étaient réconfortants, ne demeureraient que des raisonnements et non un miracle. Les paroles de Mélanie lui avaient fait du bien mais maintenant c'était un miracle que Nelly attendait.

Une fois sortie de la douche elle sut tout de suite que sa robe était partie avec Mélanie. Elle comprit sans l'avoir lue que la note écrite de la main de Mélanie posée sur le comptoir de la cuisine ne lui rendrait pas sa robe. D'un claquement de doigt elle s'habilla d'un t-shirt gris et d'une jupe en jeans, se noua les cheveux mouillés d'un élastique derrière la tête, s'appliqua une couche de fond de teint en vitesse, mascara, gloss, se refusa une séance d'examen pour s'assurer que le fond de teint, mascara, gloss, parvenaient à lui rassembler la face. Elle renonça à téléphoner chez Holt Renfrew pour qu'on lui confirme si oui ou non le modèle qu'elle avait acheté était toujours en stock, car elle voulait imposer sa présence physique à la vendeuse jusqu'à lui soutirer son dû, elle voulait s'imposer comme un matériau sur lequel il était impossible de raccrocher la ligne. Dans sa New Beetle, Nelly n'était plus dans sa robe et c'était comme si son corps s'échappait aussi d'elle, et de la voiture, comme une vapeur. Depuis elle sentait une absence terrible comme la mort d'une mère.

Sur de Maisonneuve, au coin de Crescent, se trouvait un bouchon constitué de voitures provenant du Sud, du Nord, de l'Est, et de l'Ouest, comme si, à cet endroit précis de la ville, un magnétisme quelconque et souterrain

appelait leurs carcasses d'aluminium, dans une circonférence d'un demi-kilomètre. Une succion de métaux lourds vers le noyau de la Terre prenait place à l'endroit même où Nelly voulait enfin trouver la paix, la lumière au bout du tunnel. Holt Renfrew était à quelques pas seulement, à deux ou trois coins de rue. Pendant un court moment Nelly eut envie de sortir de sa voiture, de la laisser là, en plan, et de marcher jusqu'à la rue Sherbrooke entre les voitures immobilisées, s'extirpant de la gueule du noyau de la Terre, mais elle comprit qu'en voulant s'en extirper elle attirerait l'attention.

La perspective d'être reconnue l'en empêcha. Elle eut conscience, peut-être pour la première fois de sa vie, que les autres n'existaient plus que dans cette perspective, qu'ils la reconnaissent. On ne la pointerait pas du doigt comme folle mais comme folle connue du grand public, et le grand public, dispersé dans les voitures adjacentes, la verrait d'abord, puis la reconnaîtrait comme Nelly ; à ce moment de la reconnaissance le décolleté qui avait fait parler d'elle replongerait sur elle, pour l'en recouvrir. Le verdict du décolleté déplacé s'abattra à nouveau sur elle par la reconnaissance des autres mais aussi sur le verdict déjà en place. À nouveau la honte, cette part d'humanité qui seule la liait aux autres. En femme décomposée mais non dépourvue d'intelligence, elle comprit que sa honte était précieuse et qu'il fallait donc la garder, la serrer contre elle, car c'était peut-être grâce à elle, à cette honte, que le monde autour n'avait pas encore tout à fait sombré.

Elle tenta de se détendre un peu dans sa New Beetle, fit un effort pour se contenir, pour élaguer ses pensées, pour se donner un air d'aller, tranquille, dolent, comme si sa vie n'était pas en danger. Elle alluma la radio, s'arrêta sur CHOM FM, *The spirit of rock*, et entendit David Bowie qui chantait *Fame*. Nelly n'aimait pas *Fame* de David Bowie, elle eût préféré que ce soit *Major Tom*, ou mieux une chanson de groupes rock tels Kiss, Motley Crue, Def Leppard. À certains moments de la vie les vieilles chansons rock qui parlaient de femmes nues et de fêtes sans fin étaient nécessaires. Et il n'y avait rien comme les années 80 pour égayer une voiture dans un bouchon de circulation. Après *Fame* de David Bowie vint *Gimme all you lovin* de ZZTop et Nelly monta le volume jusqu'à ce que l'intérieur de sa voiture ne soit plus qu'un bloc sonore compact.

Elle pensa à son père et à sa mère. Son père et sa mère avaient été de bons parents. Elle avait été une enfant aimée. Alors quoi ? Elle avait été mieux que bien nourrie. À partir de l'âge de cinq ans elle était toujours occupée à quelque chose, elle avait pris des cours de piano, de dessins, de claquettes, de flûte traversière, d'accordéon, de patinage artistique, elle était première de classe et avait été présidente de ses classes à l'école primaire, elle avait montré du talent dans tout ce qu'elle faisait. Sauf dans le sport, sauf sur

patins où elle se retrouvait toujours en fin de classement dans les compétitions régionales, à cause de sa petite constitution qui échouait à se propulser dans les airs. Elle était amoureuse de Denis son professeur de patin qui lui faisait faire des figures en grands cercles et patiner en pirouettes et flips malgré son *no futur* dans le patin. Mais peu importait car ailleurs elle était remarquée. Alors quoi ? Elle avait été une enfant pleurnicharde. Pourquoi ? Elle pleurait tout le temps pour des riens. Et ces riens vus de l'extérieur étaient tout pour elle. Pourquoi ? Un jour elle avait calculé, vers les huit ans, qu'elle pleurait en moyenne quatre fois par jour. Souvent au moment où la visite venue remplir la maison la fin de semaine partait le dimanche soir, ou lorsque son professeur de piano, une religieuse octogénaire – qu'elle devait saluer *Bonjour Mère, au revoir et merci Mère* –, haussait le ton, ou lorsque ses amies la blessaient d'un mot. Elle pleurait parfois le soir quand elle imaginait sa maison incendiée dans laquelle on retrouvait ses ossements noirs. Elle pleurait partout et tout le temps comme des envies de pisser et sa faiblesse n'avait jamais été punie, voilà tout. Mais comment en être sûre ?

Le père et la mère. La force et l'attente. Son père qui était croyant avait aussi été un homme d'affaires efficace, un homme qui avait monté, à partir de rien, une entreprise qu'il avait baptisé *Taurus*, et qui n'avait jamais hésité à prendre la route d'un bout à l'autre du Canada et même des États-Unis pour faire le commerce du cuir, tout en continuant de croire en Dieu. Il vendait du cuir à des fabricants de vêtements pour des motards ou des pilotes de voitures de course et Nelly avait souvent examiné, petite, fragile, ces échantillons de cuir qui venaient en différentes textures et couleurs, qu'il appelait ses sacerdoces, et ses dessins de modèles de vestons ou de pantalons faits à la mains, comme un designer de mode, qu'il appelait ses icônes. Le père Dieu. Le père Motard, Vitesse. Son père était riche. Son père partait souvent de la maison mais ce n'était pas une raison. Tous les pères partaient souvent car ils étaient restés malgré les millénaires des chasseurs, des conquérants, des violeurs. Ce n'était pas là la vérité mais une histoire que les anthropologues racontaient au monde moderne. Les anthropologues faisaient mal leur travail, ils faisaient de la mythologie sans l'avouer publiquement. Les anthropologues comme les généticiens avaient besoin du financement de l'État pour inventer l'origine de l'humanité, son goût du sang et son vagabondage sexuel. Au fond, si les pères partaient toujours et souvent, ce n'étaient pas parce qu'ils étaient des guerriers mais parce que les femmes consentaient à rester. Si les femmes avaient choisi de partir avant les hommes, les hommes n'auraient eu d'autre choix que de partir à leur recherche, emploi du temps qui aurait laissé peu de place à leurs guerres et conquêtes. L'évolution des sociétés sur Terre aurait été

autre. Tous les peuples, fondamentalement nomades, se seraient déplacés vers la reproduction en suivant de grands courants comme les courants marins.

En effet, quand son père partait sa mère restait. Dans la maison Nelly n'avait jamais manqué de rien, elle avait disposé d'une petite chambre aux murs jaunes pendant l'enfance puis de la même petite chambre aux murs blancs recouverts de posters de vedettes rock pendant l'adolescence. Dans ses souvenirs il y avait beaucoup de téléromans, sa mère les suivait à peu près tous. Quand elle ne pouvait en regarder deux à la fois elle en enregistrait un et le regardait ensuite, elle remplissait ainsi ses soirées et ses fins de semaine d'histoires d'amour, de drames et trahisons, d'intrigues à suivre, elle menait une vie traversée par des événements extraordinaires mais à l'abri de tout, à commencer par les efforts, l'énergie et le temps qu'exige l'extraordinaire. Sa mère se gavait sans jamais être envahie. Sa mère était une maison remplie mais aussi une maison fermée. Sa mère Maison. Dallas. Sa mère Sue Hellen. Sa mère Dames de Cœur. Sa mère toujours disponible sur le divan mais accaparée par l'écran de la télévision, et sur le corps de laquelle Nelly s'endormait, le soir, l'âme en paix. Dans ses souvenirs il y avait aussi des images de sa mère en train de faire le ménage, un chiffon à la main. Un jour la mère avait engagé une femme de ménage qui aidait la mère à faire le ménage. La mère nettoyait et donnait ses ordres à la femme de ménage qui obéissant en nettoyant selon la méthode maternelle. Le lavage trimestriel des tapis de la maison avec un appareil qui faisait du bruit comme une tondeuse, de l'eau qui en sortait grise et savonneuse. Le foisonnement de plantes vertes et de fleurs qui garnissaient toutes les pièces et qu'il fallait sans cesse arroser. À tout bout de champ une plante pouvait mourir desséchée par manque de soins. Le bruit sourd de l'aspirateur central qui ressemblait à un long serpent beige, l'odeur des désinfectants, la façon de faire son lit, en tirant les draps sous le matelas. Sa mère Propre. Et puis après ? Il est vrai que Nelly rêvait souvent, la nuit, qu'elle oubliait d'arroser ses plantes vertes négligées pendant des mois, voire des années, qu'elle retrouvait pendantes, jaunes, souffrantes. Cela ne voulait pas dire grand chose.

Trop longtemps, pendant trop d'années, Nelly avait dormi dans le lit de sa mère, avec elle, chaque fois que son père était absent. Elle aimait dormir dans le lit de sa mère car cette présence la protégeait des menaces fantomatiques, malveillantes, de l'enfance, à tel point que parfois elle avait souhaité le départ du père. La nuit elle était le mari de sa mère en occupant le côté droit du lit. Alors c'était peut-être pour cela qu'elle avait confondu dans son esprit l'ordre de grandeur des membres d'une famille ?

Puis à l'adolescence vinrent les hormones, l'acné, les poils, la perte des cheveux de moins en moins blonds, la disgrâce de son origine génétique, qui laissa inexorablement se développer, en haute définition, le nez en poire de son grand-père, la peau couperosée et les lèvres minces de sa mère, les cheveux crépus de son père. À la puberté Nelly devint un corps. Son angélisme fut frappé des marques diaboliques d'une loterie perdante, comme l'alignement des planètes de Caroline, qui croyait en l'astrologie et aussi en la voyance. Les imperfections des deux lignées génétiques, maternelle et paternelle, s'étaient donnés rendez-vous sur sa personne pubère, avaient attendu ses douze ans pour éclore. Nelly abandonna successivement le patin, puis le piano, puis se retira de toutes les activités qui n'étaient pas ses études. Elle s'enferma dans sa chambre pleine de musique rock, de Heavy Metal, où, un casque d'écoute sur les oreilles, elle imaginait qu'elle était un homme, tous les chanteurs rock. Elle enviait les adolescentes qu'ils baisaient, et qui s'amassaient, hurlantes, suppliantes, autour d'eux.

De penser à son enfance, père et mère confondus, fit du bien à Nelly, même si elle ne trouva aucune réponse dans la commémoration de ces faits préhistoriques. Le passé ne guérissait rien du tout, n'expliquait rien du tout. Au contraire le passé jetait de l'huile sur le feu du présent par des dépenses inutiles d'énergie, par un excès d'investissement en terrain sinistré. Le passé était une mystification dont il fallait sortir pour se maintenir l'esprit sain. Il fallait plutôt regarder devant et se projeter dans l'avenir. Il fallait repousser les mauvaises pensées pour garder espoir dans le futur. Il fallait se mettre en action et toutes ces choses-là. Nelly se projeta donc dans l'avenir et se vit dans sa robe, projet d'avenir qui la replongea sur le plateau de l'émission où elle avait été humiliée.

Pendant deux mois elle avait préparé cette émission, avait failli annuler au moins dix fois sa participation. Souvent elle et son attachée de presse avaient pesé le pour et le contre d'une telle apparition, les risques et les gains. Elles avaient conclu que le jeu en valait la chandelle, au niveau des ventes du livre. Puis Nelly s'était entraînée, le corps et aussi la tête, avait pensé et répondu à toutes les questions probables et improbables. Mais la formulation de questions et de réponses n'avaient rien à voir avec l'expression d'un visage, le ton d'une voix, la stature du grand singe rivé à la dérision nasillarde, inscrite sur des petits cartons, qui lui était adressée de façon personnelle, ciblée.

« En 2004, vous avez affirmé, lors de votre passage aux *Franco Tireurs*, que votre seul but, quand vous sortiez dans les bars, était d'être regardée par les hommes. Que faites-vous quand vous sortez dans un bar et que les hommes regardent une autre femme ? »

Cette pierre lancée l'écorcha en la couvrant de ridicule. Nelly ne sortait plus dans les bars depuis des années et elle n'avait qu'un souvenir flou de son passage aux *Francs Tireurs*, étant fortement médicamentée à cette période de sa vie où elle ne cessait de faire des allers-retours entre son lit et les urgences psychiatriques de Montréal. Elle se souvenait toutefois y être allée en béquilles, et d'avoir glissée dans la neige en sortant du taxi devant la porte du studio d'enregistrement. Ses béquilles inadaptées aux hivers canadiens qui devaient supporter une cheville cassée et plâtrée étaient parties des deux côtés, le chauffeur de taxi était venu l'aider à se relever. Nelly avait chuté de sa pendoison. Elle était tombée en bas de l'élastique auquel elle s'était pendue, qui n'avait pas supporté le poids de son corps qui faisait des bonds, qui se secouait comme un damné.

Ce qui était arrivé à la télévision était pourtant à prévoir. Du panel elle était la seule proie possible. Sur le plateau se trouvaient deux humoristes adulés, l'un au sommet de sa carrière et l'autre à la fin, un journaliste canadien kidnappé au Moyen-Orient et relâché sain et sauf, héros du jour, sans compter le pou. Tous gardaient un silence qui était une abstention, une façon de la laisser seule se démerder, un silence qui était une extension du silence du public amassé autour d'eux. Ce traitement était injuste mais la justice n'appartenait pas à la télévision. D'ailleurs la justice n'existait pas car elle était une affaire de points de vue et de pouvoir central. La justice arbitraire n'était justice réelle que par hasard.

La question stupide demandait en retour de l'esprit mais l'esprit l'avait déserté au profit de son visage filmé qui souffrait. Avait-elle répondu quelque chose ? Oui, mais elle ne savait plus quoi.

Dehors les voitures se distançaient peu à peu, se séparaient les unes des autres, recommençaient à rouler normalement dans toutes les directions. Le trafic s'était désengorgé et la ville avait repris forme humaine. Nelly constata qu'elle était presque arrivée à destination et qu'il lui faudrait se garer au plus vite. Par une chance extraordinaire une voiture quitta l'espace de stationnement juste en face de l'édifice Holt Renfrew où deux portiers faisaient le guet de chaque côté d'une porte tournante, saluant les clients qui entraient et sortaient avec une démarche fluide, en une file indienne, féminine et bourgeoise. Anglophone.

Dès qu'elle mit le pied à l'intérieur de l'édifice elle s'apaisa. Elle était chez Holt Renfrew et sa robe était au chaud, à portée de main. Son modèle classique voulait dire qu'elle serait toujours disponible sur place ou sur commande, qu'elle perdurerait à travers les années, peut-être une décennie. Comme pour faire durer l'apaisement Nelly traîna au premier étage pour jeter un œil, à la ronde, sur la panoplie des fards, parfums, crèmes auto-bronzantes ou hydratantes. Autour l'omniprésence d'affiches où des beautés

surréalistes, colorées telles des oiseaux des îles, la fixaient, depuis leur supériorité, de leurs regards qui étaient autant d'invitations à les regarder, à se projeter en elles, à leur ravir leur place de reines par le biais de cosmétiques. Elle en fit le tour en sachant qu'elle n'achèterait rien, en observant à la dérobée les vendeuses derrière leur comptoir qui l'observaient aussi, et qui avaient retrouvé leur existence autonome, sans lien direct avec la sienne, qui n'avaient rien en commun avec elle à part le sexe qu'elles partageaient et le commerce rattaché à ce sexe. Ces femmes anglophones ne la connaissaient pas, elles la voyaient comme une inconnue et le soulagement de Nelly s'en trouva augmenté. Elle eut faim. Après un long moment à savourer le retour de la réalité extérieure au travers de son estomac, elle se laissa porter par l'escalier roulant jusqu'au troisième étage où elle se surprit à fredonner *Gimme all your loving* de ZZTop. Le deuxième étage apparut comme celui des chaussures et des fourrures, qui obéissaient, exposées, à un ordre étudié. L'ensemble des lieux était d'un luxe écoeurant mais Nelly aima cette débauche parce qu'elle lui rendrait la santé. Arrivée au troisième elle se dirigea vers l'inscription Dolce & Gabbana où se trouvait la collection de vêtements incluant sa robe. La vendeuse qui l'avait servie n'était pas sur les lieux. Nelly chercha la robe des yeux et la trouva sur un mur, au même endroit où elle l'avait découverte une semaine auparavant, mais elle remarqua que la robe était différente, car bien trop grande, de deux tailles au moins au-dessus de la sienne. Surtout il ne fallait pas paniquer. En unique cliente de l'étage, Nelly s'installa sur un divan duveteux où elle pouvait lire les insignes Chanel, Gucci, Versace, Christian Dior. Chaque section était petite et abritait peu de vêtements, dépouillement qui indiquait, encore une fois, le luxe pourri des femmes aisées, de bon goût.

Puis la vendeuse sortit du domaine Chanel dans un tailleur Versace, pour entrer chez Dolce & Gabbana. Elle avait l'allure italienne, la quarantaine, femme brune, belle et bien mise. Elle vit Nelly et la reconnut comme cliente ayant récemment acheté une Dolce & Gabbana. Elle s'avança vers elle et la reconnut une deuxième fois, comme invitée défaite pendant une émission de télévision à grande audience. À ce moment Nelly se souvint avec horreur qu'elle avait parlé à la vendeuse de son passage imminent à l'émission et que la vendeuse lui avait répondu qu'elle ne manquerait pas de la regarder, pour voir l'effet de la robe à l'écran. Elle n'y avait pas manqué.

Cette double reconnaissance lisible dans les yeux de la vendeuse qui fuyaient vers le haut, et dans le recul involontaire de son corps, était épouvantable pour Nelly qui y répondit en baissant les yeux, pour ne pas voir les yeux fuyants de la vendeuse, épouvantable également pour la

vendeuse qui ressentit à nouveau le malaise qu'elle avait éprouvé en étant le témoin d'une humiliation vécue dans une robe qu'elle avait vendue.

« Bonjour. J'ai acheté il y a une semaine une robe. Dolce & Gabbana.

– Je m'en souviens parfaitement. »

Le regard de la vendeuse s'était fixé sur le front de Nelly, et Nelly savait que ce regard décryptait, sur la surface du front, l'image vue à la télévision mais aussi la pauvreté des vêtements qu'elle portait plus bas, jean et t-shirt vieux de plusieurs années, assortis d'un sac à main de toile usée. Son regard plaqué au front interrogeait l'écart entre la Dolce & Gabbana une deuxième fois désirée et l'allure de Nelly qui n'avait pas les moyens de la place. De l'autre côté, le regard de Nelly sautait d'un objet à l'autre, d'un mannequin à un blouson, du tailleur de la vendeuse au reflet d'un miroir où l'on pouvait apercevoir la partie inférieure du mannequin, circuit inépuisable d'objets qui se renvoyaient la balle. C'est ainsi que s'amorça un échange entre les deux femmes séparées par leur classe, sans que jamais leurs yeux ne se croisent.

« Vous voulez en racheter une autre ? La même ?

– Oui. Ce n'est pas pour moi. C'est pour ma sœur, qui la veut aussi. C'est ma sœur jumelle. »

Cette improvisation grotesque provoqua chez Nelly un rire niais qu'elle voulut dissimuler d'une main. Malheureusement il n'existait pas de façon de contenir un son, ni même de l'assourdir, à moins de vivre sous l'eau.

« Je vois qu'il y en a une sur le mur mais elle est trop grande. J'aurais besoin de la même taille, une 4.

– Laissez-moi vérifier dans l'arrière-boutique ».

La vendeuse disparut dans son tailleur Versace en repassant du côté de chez Chanel, où l'arrière-boutique devait se trouver. Nelly se rassit et attendit, et attendit encore. Sa mère et l'attente, sa mère assise dans une contemplation éternelle de sa télévision comme une porte fermée au monde. Après avoir attendu quinze minutes elle sut qu'il y avait un problème. De ne pas savoir quel était ce problème était pire que le problème, car l'ignorance ouvrait sur la vastitude des impondérables et ratissait trop large dans la catastrophe. Et si sa taille n'était pas disponible ? Et si sa taille n'existait plus dans cette ligne de vêtements ? Et si elle, Nelly, n'était plus de taille 4, mais d'une taille aberrante qui n'existait pas ? C'était impossible, mais l'impossible pouvait arriver, cela s'était déjà vu. L'impossible se produisait à l'instant même dans sa vie, comme il s'était déjà produit avant.

L'impossible arrivait avec la folie, car la folie permettait à toute chose d'arriver. Dans cet univers sans limites, on pouvait vivre sans vivre et mourir à chaque seconde, tous les jours, on pouvait mourir à jamais. La folie était l'expérience de l'éternité.

Elle pensa à Caroline, couchée sur son divan, le corps exposé de tout son long, les orteils pointés au bout des jambes interminables, couronnés d'ongles vernis rouges. Une manière d'arrogance, de certitude quant à l'obéissance des autres, qui allait pour ainsi dire de soi, une Majesté posée, comme un chat de race, sur son coussin.

« C'est cosmique », lui dit un jour Caroline en parlant de la malchance chronique, tenace, de Nelly, alors qu'elles buvaient une bouteille de vin blanc, sur une terrasse au cœur de l'été, qu'elles agrémentaient de crème de cassis.

« Les planètes ne sont pas bien alignées. Un jour une planète se déplacera peut-être de son axe pour laisser passer un rayon de soleil dans ta vie. Ce sont les planètes qui empêchent la lumière de t'éclairer. Tu es née sous un mauvais signe qui t'oblige à vivre dans l'ombre des autres, en périphérie. » Nelly était Poissons, au moindre mouvement elle fuyait derrière les algues de la vie et y vivotait, survivait par camouflage. Elle s'était souvent demandée si Caroline croyait vraiment en ces choses-là, si elle portait en elle la conviction profonde des planètes comme influence, de la détermination du cosmos sur les hommes, du destin tracé à l'avance dans les étoiles ensuite consultables. Caroline consultait de temps à autre une voyante, que Nelly avait rencontrée aussi à plusieurs reprises, d'abord par curiosité et ensuite par dépendance. La voyante mettait à jour beaucoup de choses étonnantes car ces choses habitaient seulement dans les esprits. Elle lui avait, une fois, décrit une relation qu'elle entretenait avec un homme, d'une manière si exacte que Nelly elle-même avec son vocabulaire, avec sa capacité à dissenter, avec son talent d'analyse, n'aurait pu en parler aussi bien. Cette description allait loin dans certains détails connus d'elle seule : « Tu l'appelles le Colonel. » Nelly l'appelait en effet le Colonel, en silence. La consécration en Colonel de son homme était un secret bien gardé, même pour le Colonel.

« Ensemble, vous êtes l'éléphant et la souris. »

C'était vrai, personne ne pouvait s'élever au-dessus du Colonel, à moins d'être le Soleil. Une planète, une étoile, un feu perpétuel éclairant tous les recoins de toutes les périphéries. L'homme debout s'imposa chez Holt Renfrew, dans l'esprit de Nelly, encore une fois, mais cette fois-ci il le fit en héritier du Colonel. Le problème de Nelly était sa nature écrasable qui appelait les coups, lesquels venaient toujours d'en haut.

Les coups étaient descendus sur elle depuis en haut et depuis toujours : le Colonel, Caroline (bien qu'allongée), l'homme debout. Puis il y avait eu leurs prédécesseurs qui peut-être remontaient à des vies antérieures. Jusqu'à ce jour sa vie avait été neutralisée par une succession d'existences sur pilotis qui avaient repoussé la sienne en lui tenant la tête sous l'eau.

N'empêche, la voyante visait souvent juste avec peu de mots. Sa voyance était économe, percutante. Elle disait en deux mots ce que son psychanalyste, une autre femme âgée, sorcière d'un autre genre (du temps où elle la voyait), avait mis des années à formuler, et encore. Il était impossible de tomber parmi tous les mots disponibles sur celui de Colonel, mais c'était arrivé. Puis elle avait cessé de consulter la voyante après que celle-ci lui eut affirmé qu'un jour son système de pensées s'écroulerait en entier, qu'il ne lui serait plus possible de fonctionner avec ses cases anciennes, ses catégories chéries et exploitées dans ses livres, que tous les sujets d'écriture qui l'inspiraient ne l'inspireraient plus. Qu'un monde insoupçonné émergerait avec de nouvelles cases et de nouvelles catégories, une nouvelle façon de voir, de se déplacer dans l'espace. Une vie neuve. Cette vision déplut beaucoup à Nelly car ces mots-là ressemblaient trop à ceux de son psychanalyste. C'étaient les mots de l'expertise médicale, une tape dans le dos de son être malade. Les mots de vendeurs d'espoir. Nelly envisagea, dans son attente, la possibilité de retourner chez la voyante. Qu'avait-elle à perdre ? Un peu d'argent, un peu de temps. Ce n'était rien en comparaison de ce qu'elle pouvait obtenir en magie, en miracle. La voyante ressemblait à une sorcière avec sa longue crinière de cheveux gris acier qu'elle laissait libre, comme une masse de laine grincheuse. Quand elle parlait son visage se crispait sous l'effort, et il n'était pas rare qu'elle produise des sons rauques, ou encore suraigus, comme si elle était traversée par des morts en manque d'une bouche pour parler. Ses yeux se fermaient alors si fort que son visage se creusait de rides. Parfois ses yeux restaient ouverts et devenaient blancs à force de se retrousser vers le lointain, à force de vouloir toucher le Ciel qui enveloppait Dieu, à force de vouloir lire dans les pensées de Dieu qui savait tout de l'avenir de ses clientes. Ses yeux étaient des yeux blancs comme une possession, la voyante qui voyait l'invisible devenait un conduit entre Nelly et les forces obscures qui gouvernaient sa vie, son secret, son cœur, sa raison d'être en ce monde. Étant un conduit sur les ténèbres, elle devenait effrayante et sa parole en était d'autant plus crédible. La voyance ne pouvait que provoquer l'effroi, car voir l'avenir était une transgression impardonnable en regard de l'humilité des hommes exigée par Dieu. Dieu n'aimait pas qu'on lui vole un savoir qui le rendait Dieu. Après une attente de trente minutes la vendeuse revint avec la robe dans les mains, et avec son sourire poli, un peu forcé. Entre les deux femmes le jeu des non regards recommença.

« Il n'y avait plus votre taille dans l'arrière-boutique, mais j'ai fini par en trouver une sur un mannequin qui était dans une vitrine au premier étage. Vous avez de la chance. Vous ou votre sœur jumelle. »

À la vision de la robe, en tous points semblable à celle que Mélanie avait emportée, Nelly fut, pour la deuxième fois ce jour-là, soulagée. Son corps revint à lui, il se réveilla de son engourdissement, sortit de l'indéfinissable. C'était terminé et elle en était contente, bien que déçue, tout de même, que la robe ne fût pas vierge. Un mannequin l'avait portée, mais les mannequins n'avaient pas les moyens physiques de déformer les vêtements qu'ils portaient. Nelly comprit pourquoi le corps des mannequins était si menu, pour ne pas imprégner les vêtements destinés à la vente d'une forme particulière.

« Merci beaucoup. Vraiment. »

Nelly vit pendre l'étiquette de la robe et l'examina. Le prix de la robe correspondait au prix de l'autre. C'était bien la bonne robe.

Pour la dernière fois ce jour-là chez Holt Renfrew, Nelly s'humilia en se voyant obligée, sous l'air agacé de la vendeuse, de payer une partie de la robe sur sa carte bancaire, une autre sur sa Visa, puis une dernière sur sa carte HBC.

« Ferez-vous d'autres émissions de télévision ? »

Nelly ne répondit pas. La question arrogante venait d'une vendeuse qui avait perdu sa fonction de vendeuse.

Maintenant il lui fallait recommencer à se nourrir, à courir, à écrire.

La commission

Autour de la table siégeaient Mélanie, Diane, Caroline, Guillaume et Daniel.

Diane, la plus bouleversée des amis de Nelly, et de fait la moins efficace, essuyait par moments le coin humide de son œil du revers d'une main et tenait de l'autre celle de Nelly. Nelly n'appréciait pas ce contact humain mais l'acceptait en souvenir de comportements passés comme faire la bise et dire *ça fait un bail, comment vas-tu*, elle le tolérait en mémoire de l'autre Nelly, celle de l'ancien monde, d'avant l'Apocalypse. Celui où elle était encore capable d'avoir honte.

Nelly faisait aussi partie de la commission mais seulement en tant que sujet de la commission. Elle ne faisait pas d'efforts pour parler ou pour comprendre. Elle vivait désormais dans un monde fantastique, rempli de menaces, à peine partageable, impossible à formuler à moins de consentir à l'insensé, à moins de parler un autre langage, codé, fait de sous-entendus. Le bruit des voitures et les éclats de voix qui lui parvenaient de l'extérieur de son appartement se situaient au même niveau que les paroles de ses amis réunis en commission autour d'elle. Un crissement de pneu, le hoquet de Diane, une porte de voiture qui claque, le discours posé de Daniel. Un klaxon, un raclement de gorge, les mots tranchants de Caroline : « Nelly va toujours mal ! Elle nous bouffe ! Pas que ça à faire, se laisser ronger par elle ! » Puis, au même moment, le ronflement d'un camion qui s'arrête, dehors, et qui s'associe aux mots de Caroline pour lui dire quelque chose. Le camion transporte de la bouffe, ou plutôt Nelly va mourir tuée sous ses roues pour ensuite être bouffée, rongée par des rats. Au moment d'être dévorée son âme quittera son corps, se tiendra à quelques pieds en hauteur du corps rongé sans pouvoir monter plus haut, et devra camper pour toujours dans cette scène de la mauvaise mort, une mort dont l'heure n'avait pas sonné, errer sans fin dans son impossible libération, à trois pieds du sol. Nelly qui contemplait le piège de mourir avant l'heure lâcha la main de Diane, qui en eut un petit sanglot.

Rassembler ses idées exigeait beaucoup de temps, cela revenait à chercher les pièces d'un puzzle mouvant. Parfois des paysages apparaissaient avec des personnages, ses rêveries diurnes étaient très nombreuses, comme celle où elle s'imaginait chanteuse pop devant une foule captive de sa voix ou bien remportant, sous les acclamations du milieu, celui des grands esprits, le prix Médicis. Tout cela était réel, comme si Nelly pouvait voir ce qui se passait à l'autre bout du monde. À travers la distance, des réalités se présentaient comme des avertissements. On la tenait au courant de choses

importantes et dangereuses pour elle mais aussi pour l'ensemble du monde. L'un des paysages qui s'imposait le plus souvent était cette vision, ahurissante de netteté, où des femmes voilées de longues burqa bleues comme le ciel bas et omniprésent des déserts américains, tranchant sur la couleur dorée, orangée, de la terre, conduisaient à grande vitesse, bien au-delà de la limite légale, des motos Harley Davidson, sur une autoroute traversant un espace désertique à perte de vue, semblable au Nebraska. Leurs motos roulaient aux États-Unis, cela était sûr, car ici et là des drapeaux claquaient au vent, accrochés au bout de mâts pareils à des bornes qui indiquaient la direction à suivre. Dans ce paysage jamais Nelly ne voyait les femmes voilées démarrer leurs engins ou les arrêter, les femmes voilées étaient simplement posées là, sur l'autoroute, comme si elles y avaient toujours été, au sommet de leur course, en route depuis des temps immémoriaux, opérant parfois des virages serrés où les motos penchaient comme des bateaux à voiles frappés par une bourrasque de vent pour se redresser avec adresse, et pencher à nouveau de l'autre côté pour opérer un autre virage serré, et ainsi de suite. Elles étaient toujours au nombre de quatre, en file l'une derrière l'autre ou bien deux par deux, en carré. Elles roulaient à la manière de nageuses synchronisées, propulsées par une chorégraphie méticuleuse où même leurs voiles se mouvaient à travers l'espace dans une symétrie de miroirs. Quatre motos enflammées de larges voiles bleues. Elles formaient un clan. Un *motorcycle club* révolutionnaire, peut-être terroriste. Leur clandestinité allait bientôt éclater au grand jour. C'étaient les quatre chevaliers de l'Apocalypse conduisant leurs motos dans un but de destruction des hommes, et de toute vie. Quatre femmes dont le recouvrement bleu, furieux, était travaillé par le vent et la vitesse, masse de tissu qui formait un halo spectral enveloppant les motos, comme du feu, alors qu'elles roulaient encore, et encore, sur cette autoroute qui traversait un désert, qui menait peut-être à la destination finale, celle de l'explosion, de l'anéantissement de la vie sur Terre. Car la Terre était devenue infidèle. Une chienne ? Des informations tirées de bulletins concernant des regroupements terroristes sur le point d'attaquer se superposaient au paysage. Parfois Nelly les voyait rouler la nuit, alors il n'y avait plus que le bruit des moteurs qui s'entendait, alors ne se voyaient plus que les taches bleues incandescentes, phosphorescentes, des auréoles gazeuses qui crevaient la noirceur opaque de la nuit, parfois éclairée par une lune rasant le sol, incontournable comme le ventre engrossé d'une femme. Mais ces paysages et personnages énigmatiques se défaisaient très vite pour se recoudre autrement, de façon toujours aussi énigmatique.

« Il faut se donner à chacun un jour de visite, dit Mélanie sur un ton sans appel. Moi je peux venir deux fois par semaine, les samedis et dimanches. »

Mélanie était la plus âgée de la commission, elle avait aussi une âme de mère, qui cuisinait, faisait du ménage chez Nelly, et la réconfortait par ses mots. Quand elle vit que Nelly s'était achetée une autre robe, une robe de ce prix-là, à un prix qu'elle ne pouvait pas se permettre de payer (ayant accumulé des dettes au point de risquer de se faire rappeler son hypothèque par la banque), quand elle vit qu'elle avait acheté une autre robe sans même avoir tenté de récupérer celle qu'elle possédait déjà, elle comprit que Nelly était en train de glisser comme elle l'avait déjà fait plusieurs années auparavant. Les béquilles qu'elle avait alors prêtées à Nelly, après qu'elle se fut cassé une cheville en tombant du plafond, scintillèrent au fond de la penderie où elle les avait rangées (et où elle avait aussi pendue la robe), comme le signe avant-coureur d'un grand malheur.

Elle avait ensuite créé la commission en convoquant un à un ses amis pour les inciter à s'engager à former une surveillance avec des tours de quart. Un cordon sanitaire autour de Nelly pour lui éviter les traitements humiliants de l'hospitalisation mais aussi empêcher que son énergie vitale ne se disperse au-delà d'un certain périmètre. Pour que, sous l'oppression de pensées obsédantes, ne survienne pas l'irréparable.

Au début Nelly obtint la promesse que sa mère ne serait pas impliquée dans ce nouvel épisode, mais Mélanie, au nom du droit des mères d'être informées des blessures de leurs enfants, ne la tint pas. Elle rendit visite à la mère dans les Cantons de l'Est où elle vivait, une maison spacieuse, d'une propreté à manger à même le sol – d'ailleurs entièrement couvert de prélat et de tapis –, une propreté de femme seule au foyer, pour qui le foyer constitue un organe du corps comme la prunelle des yeux ou la peau des fesses. Elle trouva la mère extraordinairement vieillie en trois ans. La dernière fois qu'elle l'avait vue, c'était dans le cadre d'une hospitalisation de Nelly au cours de laquelle Mélanie avait déjà trouvée la mère vieille pour son âge. Cette vieillesse prématurée n'était due ni à l'alcool ni à l'abus d'aucun autre plaisir des sens. La vieillesse de la mère était celle des meubles abandonnés sous les draps blancs que la poussière et les toiles d'araignées recouvrent tranquillement, chaque jour, dans l'obscurité d'une maison abandonnée, livrée aux profondeurs d'une forêt. Elle n'était pas de l'ordre d'une peau ridée ou fanée mais de celle du regard et du corps prostrés dans une immobilité exaspérante. Regarder la mère demandait des efforts parce qu'il n'y avait pas d'expressions faciales ou de mouvements auxquels s'accrocher. Sa vieillesse venait de la souffrance souterraine des espoirs entretenus au-delà des espoirs permis. Souffrir consistait à espérer éternellement ce qu'on devait oublier. Souffrir était un défaut de la volonté où s'épanouissait le cancer des renoncements impossibles. Trois ans plus tard, son grand âge – elle n'avait pourtant que cinquante-six ans – n'avait

pas ralenti sa course, il recouvrait la mère comme une marée lancée au galop sur des étendues de sable à perte de vue.

La mère qui ne reconnut pas Mélanie la laissa longtemps sur le seuil de la porte, le temps que Mélanie explique la raison de sa présence. Mélanie chercha le nom de naissance de Nelly, qui avait pris un nom de plume. Elle ne parvint pas à s'en souvenir et décida d'appeler Nelly *votre fille*.

« Votre fille ne va pas bien depuis un certain temps et je cherche un moyen de l'aider sans l'hospitaliser. Pour l'instant elle ne prend aucun médicament. »

Alors la mère fit entrer Mélanie comme elle aurait fait entrer un représentant en balayeuses ou un témoin de Jéhovah. Elle le fit par résignation, par économie des efforts à fournir qui étaient moindres dans l'endurance d'une présence qui s'imposait que dans le combat pour repousser au dehors cette même présence. Pendant le temps de leur discussion une télévision à écran géant, que la mère pouvait faire pivoter de gauche à droite selon qu'elle était assise sur le divan du salon ou à la table de cuisine, diffusait les images d'une émission populaire à ligne ouverte : *Doit-on utiliser la pornographie infantile comme outil thérapeutique auprès d'enfants sexuellement abusés ?*

C'était la question du jour posée à l'ensemble de la population, à qui l'on demandait d'apporter commentaires et témoignages en composant le numéro au bas de l'écran. Des sexologues invités se prononçaient en deux clans séparés, les Oui et les Non. Les Oui parlaient de prise de conscience, par les images sexuelles d'autres enfants, des enfants abusés devenus malgré eux sexuellement allumés (combattre le feu par le feu, disaient-ils) et les Non, de l'indécence d'exploiter le matériel d'abuseurs pour soigner des abusés. Les Oui, de cas de résultats concluants et les Non, de piètres résultats, voire d'aggravation des cas. L'éthique qui s'opposait à la froideur de l'expérimentation n'y pouvait rien. L'éthique était une nécessité inapplicable dans le domaine scientifique. Le domaine scientifique était un domaine où l'homme disparaissait derrière sa vérité matérielle, sa chair animale.

À un moment un sexologue déclara que les sexologues qui insistaient sur leur droit à l'utilisation de matériel pornographique pour soigner des enfants abusés révélaient la présence d'un pédophile en eux. Le débat éclata alors dans une succession d'accusations et d'indignations et la science prit le large. L'animateur s'échauffa car en délaissant les conclusions d'études on parlait des vraies choses.

Malgré l'omniprésence de la télévision dont la mère ne jugea pas utile de baisser le volume, Mélanie raconta du mieux qu'elle le put les derniers mois de Nelly : l'émission connue de tous, la robe et son décolleté, l'achat d'une

nouvelle robe et son amaigrissement, la lente désagrégation de son attention aux autres, son autophagie, ses absences, son inaccessibilité. Nelly était un cercueil qui se refermait lentement.

« Votre fille est *partie*. »

Mélanie fit un geste flou vers sa tête. Le corps et l'âme de la mère voulaient l'écouter car elle avait encore des fibres maternelles, mais un mouvement involontaire la portait vers la télévision où les sexologues continuaient à s'injurier. La télévision où sa fille était déjà apparue à plusieurs reprises et où elle avait cessé d'apparaître. Oui, la mère souffrait encore pour sa fille mais elle était désormais indisponible. Les hôpitaux, elle ne supportait plus. Le délire, les états médicamenteux non plus. La mère avait déjà tant donné. Elle s'était tant donnée que par donation trop généreuse elle avait failli y rester. Mieux valait, cette fois-ci du moins, se tenir à l'écart pour le bien de sa fille qui, aussi loin qu'elle était allée dans ses lubies, ses visions, ses mondes fulgurants de terreur et de promesses de fin proche, avait toujours eu conscience du regard de la mère sur elle et ce regard avait toujours été pour sa fille, ainsi que pour elle-même, un surcroît de souffrance. Voir *cela* et être vue dans *cela* réunissaient mère et fille dans un même drame, une même condamnation à hurler par deux bouches ouvertes l'une sur l'autre, elles devenaient un monstre à deux têtes. Deux têtes impuissantes à se soutenir réciproquement par manque de distance et absence de tonus, par encouragement mutuel à l'anéantissement. Une condamnation à pousser un cri unique produit par deux âmes face à face dans un baiser mortel et éternel. Une mort à perpétuité.

Sa fille était pourtant promue à un bel avenir. Elle avait eu tous les talents, piano, patin, flûte traversière, dessin, claquettes, elle avait été éduquée dans des principes religieux. À la messe sa fille se tenait tranquille, au pire elle balançait les jambes dans le vide qui frappaient de temps en temps, *boum-boum*, le dossier du banc en bois devant elle. Mais tous les enfants faisaient cela et même pire, certains couraient dans les allées et d'autres rampaient sous les bancs.

C'était à n'y rien comprendre car sa fille était sage et propre, impeccable, c'était quotidiennement qu'elle s'endimanchait. Jusqu'à l'adolescence où les vrais problèmes avaient commencé. Enfant sa fille pleurait mais les enfants pleurent. Adultes les enfants cessent de pleurer mais pas sa fille. À quatorze ans elle s'était enfermée pour de bon dans sa chambre, des écouteurs sur les oreilles, où elle s'était construit un abri qui était une bulle increvable et métallique de sons de guitare électrique. Car sa fille avait passé son adolescence à écouter de la musique rock et à porter ces t-shirts sanglants, bien trop larges pour elle, du règne de Satan. De croqueurs de chauve-souris et des profanateurs de cadavres. Et tous ces posters sur les

murs de sa chambre qui donnaient froid dans le dos, qui formaient un fatras de cheveux longs, un concert de queues moulées, des *agrès*. Des énergumènes. Des hommes au buste poilu qui grimaçaient dans des collants extravagants, écœurants de couleurs et de motifs de zèbre ou de léopard gonflés par leur queue à moitié bandée, parée à l'attaque.

Pendant que sa fille écoutait du rock elle imaginait des scènes dont elle n'avait jamais révélé le contenu mais dont on pouvait déjà sentir qu'elles étaient grosses de gloire et de grandeur. Le rock lui avait mis des idées dans la tête et elle en était restée prisonnière. Dans le rock sa fille réussissait l'inimaginable en l'imaginant. L'inimaginable consistait à se mettre à la place de Dieu et la place de Dieu n'était pas dehors, dans le monde, mais dans les cœurs et les esprits. Pour être Dieu sa fille avait dû vivre dans les espaces illimités et elliptiques de son esprit et rester aveugle aux contraintes du monde extérieur, à sa part de chaos qui est sa dimension démoniaque, obsession des scientifiques.

C'est pourtant bien au monde que la mère mit sa fille en 1975. Enfant elle était à croquer. Elle avait été choyée et dorlotée. Alors pourquoi ? Souvent sa fille, une fois adulte, invoquait sa laideur comme cause de sa douleur insurmontable mais sa fille n'était pas une mocheté après tout. Elle *regardait bien*. C'est vrai qu'elle s'était enlaidie à l'adolescence, qu'elle avait eu le corps ingrat et une vilaine peau, une peau à problèmes qui variait des rougeurs à la luisance, c'est vrai que son nez trop gros était (imaginez-vous donc) le nez de son grand-père, que la mère n'avait donc été au niveau du nez qu'une passerelle entre sa fille et son propre père et que ce nez transgénérationnel déformait la petitesse de son visage. C'est vrai qu'adulte elle n'était pas devenue belle au sens propre mais elle n'était pas devenue moche non plus. Bien d'autres femmes *regardaient moins bien* que sa fille et elles n'en tombaient pas malades, certaines arrivaient à enfanter et même à se trouver un mari.

Entre vingt et trente ans sa fille avait subi des chirurgies esthétiques, elle était allée chercher plastiquement les canons de beauté qui se jetaient sur les gueules à tous les coins de rues. La mère n'était pas en désaccord. Quand sa fille était arrivée à la maison il y avait de cela une décennie, une veille de Noël, avec son nouveau nez, mine de rien, sans l'avoir annoncé, la mère avait compris. Elle avait moins bien compris les seins parce qu'ils étaient déjà moyens. Mais la médiocrité était intolérable pour qui se prenait pour Dieu. Pour le reste, s'il y avait un reste, la mère n'était pas au courant. Puis à l'aube de ses trente ans sa fille était devenue folle. Sous couvert de dépression elle avait voulu s'achever bien des fois. Par maladresse elle avait toujours survécu. Depuis quelques années la mère avait dû conclure que les chirurgies n'avaient pas rassasié sa fille et quelle était donc

fondamentalement insatiable de ce qu'elle n'était pas. Elle avait dû conclure que son rôle de mère ne cesserait jamais alors que ce rôle aurait dû devenir celui d'une grand-mère. La conclusion était qu'il n'y aurait pas de flambeau à passer et que c'était mieux ainsi. Le nez de son père n'irait plus jamais se plaquer sur le visage d'un nouveau né.

L'amoncellement de particularités inscrites en elle finirait avec sa fille par peur de reproduire le goût de la mort.

La mère avait aimé sa fille qui avait aussi été aimée par son père. La mère avait toujours été là pour elle. Alors quoi ? Sa fille n'avait jamais été battue ni abusée comme décrit à la télévision. Son père avait eu des torts envers la mère, ça oui, mais pas envers sa fille. Si c'était le cas, ce n'était pas à elle de le dire.

La voyante

Les voitures empiétaient les unes sur les autres comme une double rangée de dents dans la gueule ouverte du trafic. L'heure de pointe était une éternelle prolongation dans le match de la destination. Sur le chemin du retour Nelly fut une fois de plus coincée dans un bouchon, mais le bouchon ne l'incommoda pas. Le bouchon allait de soi dans le monde biscornu, bâtardisé par le Créateur impropre qui l'avait livré au naufrage, un monde sur lequel Il s'était échoué comme la masse géante d'une baleine, à la fois doigt pointé sur le désastre et accusation déplacée sur ses créatures, pour mieux les tourmenter. Toutes les écornures, toutes les excroissances avaient leur place dans le détail de son relief accidenté, car Nelly avait réintégrée les contours francs de son corps. Dans cet esprit elle eût pu marcher sur l'eau si marcher sur l'eau lui eût chanté, car son corps, revenu d'entre les morts, était à nouveau matérialisé par la robe, envisageable, et entier. Le soleil qui commençait à descendre sur la ville descendait aussi dans le pare-brise de la New Beetle où il fit longtemps briller des feux dorés et cuivrés. Les rayons du soleil léchaient les parois des gratte-ciels du centre-ville entre lesquels ils disparaissaient pour réapparaître ailleurs, un peu plus loin, un peu plus bas. Même pris derrière ses barreaux, le soleil dominait la ville de son scintillement bien vivant et superbe. En dansant lascivement sur elle, la ville appartenait à la nature, entraînait dans le grand Ordre de cette dame pour qui rien de carré n'existait mais qui en admettait pourtant la possibilité mathématique. La nature était un libre penseur, comme tous les êtres conscients et mortels elle rêvait d'absolu et se trahissait elle-même. Pour se calmer Nelly caressa le satin de sa robe. Puis sur son téléphone cellulaire elle composa le numéro de la voyante et obtint un rendez-vous le soir même, à 19 h 00 tapant, et comme les procédures habituelles le voulaient elle devait s'y rendre dix minutes avant l'heure. La voix de la voyante, qui reconnut celle de Nelly, lui parla sur un ton entendu. D'avance elle savait tout, l'ordre d'arrivée des demandes et l'identité des demandeurs. La voix dit que le moment de consulter était venu et que son appel tombait à point, que cet appel, elle l'avait prévu depuis deux semaines. C'était la première fois que la voyante voyait des choses avant la rencontre physique, au téléphone, et Nelly eut peur d'avoir été regardée par la voyante à l'émission. Puis elle se dit qu'après tout, la voyante était une voyante, que voyant au-delà du visible elle n'avait pas besoin de se divertir ni d'apprendre de vive voix les événements de la vie des gens, pour cela elle n'avait qu'à psychiquement se connecter sur leur énergie, qu'à se déplacer vers l'essence qu'ils dégageaient comme des effluves, bons ou mauvais, qui

les auréolaient, elle n'avait qu'à se laisser aller, qu'à les renifler à distance, assise et immobile. La télévision ne devait pas faire partie de sa vie. Ses soirées devaient plutôt être tournées vers les voyages astraux et la lévitation, peut-être le vaudou et la communication avec les morts. Pour se désengorger les jambes elle devait les irriguer par persuasion mentale, par exorcisme. Non, la voyante n'avait pas besoin d'entendre le monde de la bouche du monde pour le connaître. Dans l'œil de la voyante l'au-delà crevait la surface du trivial chaque jour, en tout temps. Avait-elle des amants ? Nelly en doutait. Coucher avec des hommes dont on pouvait lire la pensée ne devait pas être commode. Se laisser traverser par le plaisir sexuel alors que l'heure de la mort de celui qui le génère est connue, localisée, devait être par trop troublant.

Nelly trouva un paquet de cigarettes dans la boîte à gants et fuma en ouvrant grand la vitre à côté d'elle. La nicotine l'étourdit et elle se souvint qu'elle devait manger. Elle se réchauffa au feu accueillant de la voyante qui savait d'avance et qui allait lui dévoiler son savoir. Il lui sembla que, plus que jamais, son avenir serait transparent et lisible, puisqu'il avait traversé les distances au téléphone, une première.

La musique rock syntonisée sur CHOM FM qui emplissait l'intérieur de la voiture réactiva ses rêveries d'adolescente où elle était capable de tout. Elle n'y pouvait rien car l'équation entre la musique et la surhumanité était un automatisme impossible à déprogrammer au même titre que celui des chiens de Pavlov et leur clochette. Les rêveries ne servaient pas à produire l'action mais à créer une zone de confort dans l'inaction, cela elle l'avait compris depuis longtemps, mais comprendre ne poussait pas à l'action non plus. L'unique pensée qui enclenchait le corps dans le mouvement était celle du danger à l'horizon, et encore, elle pouvait au contraire se figer comme un lièvre au milieu de la route qui regarde foncer sur lui une voiture.

Un jour, au cours de sa période de prostitution il y avait de cela une dizaine d'années, elle avait eu la peur bleue de sa vie. Elle avait fait entrer dans l'appartement minuscule un client qui avait tout de suite demandé où se trouvait la salle de bains. Nelly l'avait entendu depuis le lit, le jeune client qui s'éternisait dans la salle de bains alors que les clients, s'ils se lavaient, se lavaient après. Le temps qui passait devenait louche à la longue car c'était là du temps qui se calculait en argent, du temps passé sans lui donner le corps auquel il avait droit. Dans l'attente elle entendait couler l'eau du robinet et non celui de la douche. Bientôt elle comprit que le bruit de l'eau ne servait pas à se savonner les mains ou la queue mais à dissimuler une activité inavouable. Tout de suite elle pensa à la drogue injectée par

seringue. Quoi d'autre ? Que font les clients, dans un lieu à putes, à part se mettre et se droguer ?

Le client se shootait peut-être, si oui c'était à la cocaïne ou ses dérivés.

Nelly déverrouilla la porte du balcon, l'ouvrit pour laisser entre la douceur jaune et tiède du grand jour, et sortit dehors pour évaluer la distance qui la séparait du balcon le plus proche, celui de l'étage au-dessous. Le studio qui servait à recevoir ses clients était situé au onzième étage d'un immeuble de trente étages. Après quelques hésitations elle rentra pour frapper à la porte de la salle de bains, une minute lui dit le jeune client, elle attendit une minute et frappa à nouveau à la porte, encore une minute lui dit-il encore, une minute plus tard le client sortit comme prévu : le corps affecté, les yeux ouverts, trop ouverts, fous, allumés, collés à Nelly qui jeta un œil dans la salle de bains et qui vit, au fond de la baignoire immaculée, deux gouttelettes de sang, signes d'une intervention sur le corps, d'une ouverture vers le sang et la contamination.

Elle avait eu raison d'avoir peur et le fait d'avoir eu raison augmenta sa peur. La peur s'alimentait de tout, la peur s'alimentait même des plans de contrôle car, en admettant une marge d'erreur, les plans transformaient cette marge en potentiel illimité. Le client qui la regardait, l'air fou, bloquait la porte d'entrée. Nelly sortit à nouveau sur le balcon et referma la porte sur elle. Elle ne prit pas le temps d'enlever ses talons hauts, enjamba la balustrade, se maintint à califourchon, ses deux genoux traversant les barreaux de fer espacés, les mains tenant ferme ces barreaux jusqu'au moment où elle entendit s'ouvrir la porte menant au balcon par laquelle le client sortit, eh, où vas-tu, je ne suis pas dangereux, ne te sauve pas, alors d'un élan irréfléchi elle se projeta sur le balcon au-dessous. Par manque de force de propulsion elle n'y parvint pas. Seules ses jambes franchirent la balustrade du balcon du dessous tandis que le haut de son corps se renversait vers l'arrière qui était aussi un vide de dix étages. Par réflexe elle les replia d'un coup sec. Elle ne chuta pas grâce à ses mollets rabattus comme un cran d'arrêt sur la balustrade du balcon mais tout de même, cette position de chauve-souris au fond d'une grotte n'était pas heureuse. Nelly qui avait fermé les yeux d'épouvante pensa que le moment était mal choisi pour perdre conscience et se concentra pour repousser cette possibilité. Elle ouvrit les yeux. De son point de vue elle vit l'image renversée de l'espace bleu du ciel traversé par deux hirondelles. Elle se redressa pour empoigner les barreaux, regarda vers le haut et vit le visage extasié et souriant du client qui la regardait depuis le balcon au-dessus, le sien. Elle vit que le tour que prenaient les choses l'amusait comme un gamin et la peur de Nelly augmenta encore d'un cran. Jamais elle ne s'était trouvée dans une situation d'aussi grande vulnérabilité, des scènes de films où des héros agrippés ne

tenaient que par le bout des doigts plongèrent sur elle. Le client commença à enjamber la balustrade de la même façon qu'elle venait de le faire. Nelly tenta d'escalader de ses mains les barreaux mais ne put se redresser en entier. Pour cela elle aurait dû désengager ses jambes, se lever et enjamber la balustrade vers le balcon. Elle n'en eut pas l'occasion car l'atterrissage du client shooté mais habile sur le balcon la posa dans un coin, faite comme un rat. Il tomba assis et se redressa vers elle comme l'avènement de la mort. Il lui tendit une main.

« Allez, monte, n'aie pas peur. Je ne te ferai pas de mal. »

La main contaminée, qui sait, infectieuse, était toujours tendue vers elle, et le regard de Nelly ne put s'empêcher de remonter le long du bras du client pour y chercher les cicatrices laissées par les injections. Il y en avait beaucoup, et fraîches en plus. Se raisonnant, elle se dit que les virus ne traversaient pas les paumes à moins de les ouvrir jusqu'au sang. Elle lui tendit donc sa main droite et le client la tira vers lui d'un geste vigoureux. Au moment où elle allait s'asseoir sur la balustrade, où moment où elle allait être sortie d'affaire, il relâcha sa main.

Nelly replongea vers derrière en poussant un cri. Une fois dans sa position de chauve-souris, elle ne bougea plus, referma les yeux et s'en remit à Dieu. La peur avait cessé de fonctionner pour elle dans le sens de l'action, le peur n'était plus qu'énergie abandonnée au destin.